

# COMBAT SUR TOUS LES FRONTS

R. C.

Chronique féministe s'est penchée déjà à diverses reprises sur la situation des sportives. Deux numéros ont même été consacrés à cette question : « Au tour des sportives », en 2003, puis « Sportives, jeux et enjeux » en 2013.

Par ailleurs, même si elle semble majoritairement intégrée dans les mentalités, la mixité n'est pas encore suffisamment rencontrée dans les activités collectives et sportives des jeunes.

C'est pourquoi une journée de réflexion intitulée « Filles et garçons, dans une même équipe ? » a été organisée en janvier dernier sur la thématique du partage de l'espace sportif et des loisirs, suite à une initiative de la Ministre de la Jeunesse et des Droits des femmes de la FWB, et du Ministre des Sports.

Les jeunes vivent-ils leurs activités de sports et loisirs de manière collective ? Les sports sont-ils suffisamment mixtes ? Prépare-t-on assez les adultes de demain à vivre ensemble ? Autant de questionnements qui ont rythmé cette journée destinée aux professionnel·le·s participants, animateurs et animatrices, mais aussi enseignant·e·s et professeur·e·s d'éducation physique, venu·e·s débattre avec des spécialistes de l'égalité femmes-hommes.

Ces discussions devraient contribuer à dégager des pistes de travail en faveur d'une société plus égalitaire, ce dès le plus jeune âge. ... À en juger par le témoignage inédit qui suit, ce type d'action reste encore largement nécessaire. R.C., qui a souhaité conserver l'anonymat, se confie longuement, dans le texte qui suit, sur son expérience au sein du club (mixte) de karaté où elle s'entraîne depuis de nombreuses années.

Outre une analyse de genre assez pointue, elle partage avec nous, et nous fait ressentir, à quel point des espaces comme les clubs sportifs constituent pour les femmes à la fois des lieux d'émancipation, et des lieux de violences, notamment symboliques, fortes.

S.P.

Si vous aussi, vous souhaitez partager vos observations et votre vécu de sportive – professionnelle ou amatrice – n'hésitez pas à prendre contact avec l'équipe de rédaction de Chronique féministe via l'adresse suivante : [sophie@universitedesfemmes.be](mailto:sophie@universitedesfemmes.be)

« J'ai commencé le karaté à six ans, on était en 1995. C'est ma mère qui, je m'en rappelle comme si c'était hier, m'en a parlé au détour d'une conversation dans la voiture. Je comprenais alors qu'elle s'inquiétait déjà de ce qu'on a appelé un « manque de confiance en moi ». à l'époque, mes parents qui n'ont jamais été inscrits à un sport de leur vie, m'avaient également fait suivre des cours de danse classique dans une école située dans notre rue. J'ai l'impression de ressentir encore très clairement le sentiment que j'avais d'être ridicule dans mon tutu rose, plus grande que toutes ces petites filles fines et légères. Cet étrange souvenir me rappelle que lorsque j'étais enfant, j'avais du mal à me sentir fille dans tout ce que ça pouvait signifier pour mon entourage et la société... en partie parce que tout m'apparaissait déjà plus simple pour les garçons. Toujours est-il que la danse classique, ça n'a pas été possible. Je n'ai pas tenu un an et ma mère, voyant bien que je n'y prenais pas goût, n'a pas insisté. Contrairement à la danse, vingt ans plus tard et prête à passer mon troisième Dan1 de karaté, je m'interroge souvent sur ce qui fait que je n'ai quasi jamais raté une seule semaine d'entraînement dans cet unique et même club.

Les premières années, je pense que je subissais plus qu'autre chose ces séances hebdomadaires où on me demandait de contrôler un corps qui m'était inconfortable et que j'essayais tant bien que mal de maîtriser dans un kimono compliqué à enfiler et un nœud de

ceinture récalcitrant. Et puis surtout, il y avait les larmes. Des larmes que je ne pouvais m'empêcher de retenir que ce soit parce que je n'arrivais pas à effectuer un exercice ou après avoir reçu un mauvais coup ou encore en conséquence de l'émotion d'avoir réussi mon examen. Ces larmes qui, repérées comme symptôme d'une « trop grande sensibilité », furent mes premières et mes plus coriaces adversaires. Enfant, j'étais du style à faire le tour de la cours de récréation pour parler aux enfants seuls, à celles et ceux qui n'avaient pas de groupe d'ami·e·s, les « rejeté·e·s » comme on entendait souvent... Au karaté, mon professeur m'a très vite placée dans la case des « pas-assez-méchant·e·s ». Petite case pour une petite fille qui m'a appris qu'on aurait beau déplacer des montagnes, quand une personne se fait une idée de vous au premier coup d'œil, le bulldozer qui lui ferait changer d'avis n'est pas à portée de main. L'effet pygmalion<sup>2</sup> s'inscrit et si vous voulez évoluer, vous devez malheureusement essayer de vous retrouver là où on ne vous attend pas. Mais ça, je ne l'ai compris que bien plus tard. Du coup, comme à l'école, j'ai pendant des années été perçue comme la « petite fille modèle » bien que « garçon manqué »<sup>3</sup>, qui faisait de son mieux pour répondre à l'attente de ses professeur·e·s quel·le·s qu'ils·elles soient sans nécessairement y arriver.

Cependant, contrairement à l'école, mon professeur n'a eu de cesse de nous enseigner que le karaté se vit. On ne peut pas exécuter

un *kata*<sup>4</sup> comme on récite ses tables de multiplications. Au-delà de l'apprentissage du schéma, il faut l'habiter de son mental et de tout son corps, y mettre du rythme, de la force, des *kiai*<sup>5</sup> et son propre style. Le karaté peut être un sport mais il est surtout un art martial qui demande tant la maîtrise de techniques de défense qu'une expression et une maîtrise de soi. Et c'est là que se glisse la dimension morale-moralisatrice de cet « art d'être ». Le karaté demande le respect de son professeur et des plus gradés mais aussi plus largement un respect mutuel entre partenaires d'apprentissage et adversaires de combat. La transmission se fait des plus gradé-e-s aux moins gradé-e-s et ce, dès le plus jeune âge. Le karaté ne sort pas du dojo : on ne porte pas son kimono à l'extérieur, on ne fait pas de démonstration à la cours de récré, aux mariages ou aux anniversaires et on ne crie pas qu'on le pratique sur tous les toits. Bref, il s'agit d'un art de se défendre dont l'utilisation ne se justifie que lorsque l'on est attaqué-e. Voici pour l'organisation hiérarchique et pour certains principes de base. Précisons que ces derniers ne sont pas spécialement respectés et qu'ils ne préservent en rien du virilisme, du sexisme et du machisme de certains.

Mes années d'adolescence sont floues. Notre professeur donnait cours dans trois salles et trois jours de la semaine différents. L'un des jours où j'y allais, nous n'étions que deux grandes filles encore au cours enfant. Toutes les deux métisses, jeunes ados et déterminées, je me souviens avec force de cette première expérience de sororité, de notre volonté d'être prises au sérieux par les garçons et de nos comparaisons de muscles abdominaux. À quinze ans, nous sommes toutes les deux passées au cours adulte ainsi que d'autres filles s'entraînant jusqu'alors d'autres jours de la semaine. Nous rejoignons les quelques femmes adultes de la génération au-dessus de nous. Nous étions nombreuses mais ça n'a pas duré longtemps. Je devais alors voir disparaître une à une mes camarades. Je pense qu'une multitude de raisons ont joué mais je me rappelle la hantise d'être musclée parce qu'on nous a appris que « c'est laid sur une fille » – j'avais d'ailleurs moi-même arrêté de faire de la natation parce qu'on m'avait prévenue que je risquais d'avoir un « corps en V » comme s'il s'agissait de quelque chose de redoutable – et le manque de contrôle de la part de partenaires bien plus âgés qui ne se gênaient pas pour vous plier le corps en deux. À cette époque, ce que je supportais personnellement le moins c'était l'évitement calculé de certains garçons-hommes pour ne pas avoir à faire un exercice avec vous ou leurs yeux levés au ciel quand ils étaient pris au piège et bien obligés. Malgré vous, ça s'inscrit. Vous vous retrouvez désolée d'être vous-même, désolée de vous imposer aux autres. Ça m'évoquait le même sentiment que lors de la constitution des équipes de foot à la cours de récré lorsque j'étais enfant. Les seules filles qui s'y risquaient étaient toujours parmi les dernières appelées, jamais un premier choix. Même scénario lors des combats libres. Dans cet exercice, quatre élèves se mettent chacun dans un des quatre coins du tatami<sup>6</sup> et quatre parmi celles-ceux en dehors du carré peuvent se proposer comme adversaires. Quand vous avez intégré que ça embête les garçons de combattre avec vous, vous pouvez avoir vraiment difficile à vous imposer à eux. Et la situation inverse peut être encore plus

humiliante : lorsque vous êtes vous-mêmes dans l'un des quatre coins et que vous devez attendre parce que personne ne vient vers vous pour combattre... Toujours est-il que sur plus ou moins cinq années, nous sommes passées d'une dizaine de filles sur une cinquantaine d'élèves à moi seule. C'est à partir de ce moment-là, isolée parmi ces « mâles » apparemment tous hétéros, que je commençais à subir frontalement le sexisme de cet environnement. Je n'avais plus personne avec qui rigoler et comparer le nombre de mauvais coups reçus après l'entraînement, plus aucune amie sur le tatami avec qui échanger des regards complices, plus aucune inconditionnelle partenaire d'apprentissage.

C'est aussi à cette époque, alors que je venais d'avoir vingt ans, que se termine pour moi la compétition<sup>7</sup> *kata*. À mes seize ans, sans que mon professeur soit vraiment emballé, j'avais commencé la compétition avec l'idée d'être « là où on ne m'attendait pas ». C'était parti pour les trois entraînements semaine, soit sept heures de karaté sans compter les semaines de compétition où tout mon dimanche y passait. Pour remporter la coupe, plus question de contenir son agressivité. Pendant ces années, j'ai dû apprendre à me libérer et à trouver mon style. Mon professeur m'a fait recommencer et recommencer uniquement mon entrée sur le tatami jusqu'à ce que je parvienne à m'imposer et à arriver jusqu'au centre pour faire le salut et annoncer le *kata* d'une voix on ne peut plus déterminée. Je pouvais avoir toute la technique, la respiration et l'explosivité que je voulais, je devais surtout me montrer convaincue avant et après le *kata*. Ce sont pour moi des moments inoubliables. Plus que les coupes et les podiums, c'était plutôt ce sentiment qu'on attendait quelque chose de moi, ce travail de dépassement, qui me renforçait tant au karaté que dans toutes les autres dimensions de ma vie. Compétitrice, j'avais aussi l'impression d'avoir gagné ma place au sein du club. Je me sentais de plus en plus à l'aise dans mon corps, de plus en plus technique et précise dans mes mouvements et de plus en plus solide pour encaisser n'importe quel coup. Je suis presque sûre que si je n'avais pas eu ça, j'aurais également fini par arrêter.

À 18 ans, je passais ma ceinture noire premier Dan entourée d'hommes. Je me rappelle ce sentiment de fierté d'être l'unique femme à présenter son examen, déterminée à montrer que j'avais ma place devant cette commission des grades. On m'avait même appelée à la fin pour être la partenaire d'une fille qui passait son deuxième Dan. C'est intéressant parce que, tout en ne compre-

nant pas pourquoi elle ne pouvait pas avoir un adversaire masculin, je m'en étais vraiment sentie honorée. L'honneur, belle production masculine pour nous faire oublier que le manque voire l'absence de représentation de femmes aux grades supérieurs est produit par des institutions sportives s'inscrivant dans l'organisation patriarcale de notre société. La commission des grades, en ce qui concerne en tous cas la fédération francophone de karaté, n'est constituée que d'hommes. C'est peut-être également la raison pour laquelle lors des entraînements proposés par la fédération, aucun vestiaire n'est prévu pour les filles qui doivent systématiquement faire des allers-retours dans les couloirs en espérant trouver un vestiaire vide. Une année, nous avions



même eu droit à un cagibi sans douche. C'est vers cette période-là que j'ai petit à petit été animée de sentiments contradictoires. D'une part fière d'être une « femme » parmi ces hommes et d'autre part de plus en plus révoltée d'avoir à batailler pour se faire une place dans ce monde d'hommes. Aux compétitions, les catégories hommes étaient bien plus grandes et suscitaient bien plus l'intérêt que celles des filles. J'ai fini par arrêter parce qu'à partir de mes vingt ans, il n'y avait plus que 3 à 4 femmes dans ma catégorie d'âge lors de la plupart des compétitions nationales. Disons que ce n'est pas ce qu'il y a de plus stimulant. J'ai une seule fois essayé la compétition combat, milieu encore plus compétitif et où le respect entre adversaires semble voué à disparaître, les catégories de femmes passaient en dernier. J'avais dû attendre six heures pour combattre.



trouvant que je faisais un exercice trop fort n'avait pas trouvé d'autre manière de me faire passer le message qu'en me frappant encore plus fort. Il n'allait tout de même pas s'abaisser à utiliser sa langue pour me demander de calmer le jeu. Ce genre de situation me dépasse tellement que ça peut me couper le souffle et me faire fondre en larmes. Durant cette période, j'étais de plus en plus agacée par les blagues sexistes et répugnantes qui volaient à tout-bout-de-champ. J'ai eu plusieurs fois envie de lever la main pour rappeler que j'étais là et que ces « blagues » pas du tout drôles et insultantes envers les femmes me donnaient simplement l'impression d'être invisible. Un jour, ça avait tellement dépassé les limites que j'avais décidé d'en parler à mon professeur. Je me sentais fort isolée et

Entre mes vingt et vingt-quatre ans, je me suis donc retrouvée être la seule fille au club. Comme on ne peut plus vous identifier au « groupe des filles », cette expérience était en partie positive puisque j'étais enfin traitée comme tous les autres. J'avais en face de moi des adversaires qui n'hésitaient pas à faire les exercices à fond et cela m'a beaucoup appris. J'ai eu plus de mal avec les élèves plus jeunes que moi dont beaucoup se sont mis à gagner 10 cm en un coup. Je me rappelle avoir eu des difficultés face à ceux qui s'amusaient à me puncher le nez avec un bras deux fois plus long que le mien tout en affichant un sourire en coin. Bien qu'il s'agisse, en soi, d'un principe à contester, le respect envers les aînés est vite oublié envers les aînées : on oublie de se contrôler, on n'hésite pas à les conseiller ou à leur rire au nez. Cette période a été d'autant plus difficile que je n'avais personne pour m'expliquer comment faire face à des adversaires ayant en moyenne 20 cm et 20 kg de plus que moi. C'est par la force des choses que j'ai dû apprendre à encore mieux encaisser les coups, à travailler ma rapidité et mes déplacements et à rester constamment en garde. Le côté positif c'est que vous apprenez à faire face à des adversaires dont le physique correspond le plus aux éventuels agresseurs que vous pourriez rencontrer. Mais, d'un autre côté, les défenses qu'on vous apprend ne sont pas toujours adaptées à votre corpulence. C'est à vous à trouver ce qui marche pour vous et les façons de vous défendre qui vous correspondent le mieux. En m'améliorant, j'ai pu remarquer que les occasions saisies de me rappeler que je n'étais « qu'une fille » se sont multipliées. Je me rappelle avoir été sciée lorsque l'un des élèves m'avait sorti de butte en blanc : « par exemple toi tu es plus forte que moi en *kata* mais en combat je te maîtrise ». Jamais il n'aurait eu le culot de dire ça à un homme. Je me rappelle aussi de celui qui me recadre en plein combat en me demandant de resserrer mon kimono qui s'était trop écarté à son goût. Je lui avais fait remarquer que c'était pareil chez tout le monde, y compris chez lui, et il m'avait répondu : « oui mais moi j'ai pas les mêmes choses à montrer ». Je ne comprends toujours pas en quoi le micro dévoilement de ma protection type Xena la guerrière méritait de me distraire du combat si ce n'est pour me rendre la situation inconfortable et me rappeler que je suis sensée passer plus de temps à me préoccuper de mon apparence qu'à faire du karaté. Une autre fois, un élève

j'avais uniquement besoin qu'il se rende compte que cette situation n'était pas des plus facile. Il a littéralement nier tout ce que j'avais à dénoncer : « non, il n'y a pas de sexisme dans le club ». Tout en le confirmant : « oui tu n'es bonne que pour une fille », « non une ceinture noire fille ou garçon ce n'est pas pareil même après des années d'entraînement ». Je suis partie en lui coupant la parole au moment où il tentait de m'expliquer que je devais me faire soigner ! Autant dire que je n'étais pas prête de reposer un pied dans ce club. Et pourtant, deux semaines plus tard j'étais de retour. Pourquoi ? En partie parce que je n'avais pas envie de me taire et de disparaître. Je n'avais pas envie que les choses s'arrêtent à « une énième hystérique qui doit se faire soigner ». J'avais mis trop d'années à trouver ma place pour la céder si facilement et je réalisais aussi qu'il y avait beaucoup de probabilités pour que je rencontre les mêmes problèmes dans tout autre club mixte. Ce sont mes débuts de féminisme, c'est-à-dire ce moment où l'on se rend compte qu'on a affaire à un système de domination créé par les hommes pour les hommes et non à un individu ou à un club mal renseigné qu'un peu de pédagogie pourrait transformer. Je suis donc retournée m'entraîner mais avec des limites claires. Pas question de normaliser le sexisme. Je ne souris plus lorsqu'au cours d'un exercice où l'on doit se saisir la main, un gars me sort : « j'aurais jamais pensé te demander ta main »...

Ces deux dernières années, plusieurs anciennes élèves dont la plupart ont eu des enfants, sont revenues au club. Nous sommes actuellement cinq et c'est pour moi le retour des échanges et de l'ambiance dans les vestiaires. Depuis que je me suis mise à écrire ce texte, j'ai tenté de repérer leurs points de vue par rapport à certaines situations qui me semblaient problématiques. Difficile pour elles d'en parler en termes de sexisme et encore moins de patriarcat mais petit à petit les langues se délient : « on doit prouver ce qu'on vaut ; on doit en faire deux fois plus ; on n'est pas considérée par les jeunes ados ; certains hommes ont des choses à prouver quand ils se font dominer par une fille dans un exercice ou un combat... ». Elles ont cependant souvent du mal à saisir pourquoi certaines choses me vont loin et je me rends compte à quel point nos seuils de tolérance envers les violences masculines sont élevés. Récemment, mon professeur a quand même commencé un cours en demandant de « faire attention aux filles » parce que plusieurs avaient reçu un mauvais coup et étaient donc absentes. J'étais furieuse parce que son intervention

masquait un problème récurrent de la part de certains élèves du club : le manque de contrôle. Mon professeur attribuait au genre ce qui n'était qu'une question de respect pour ne pas avoir à se remettre en question. Voyant ma réaction, il s'est exclamé : « pas pour toi bien sûr, elle vous pouvez y aller les gars ». Lorsque vous acquérez une certaine maîtrise du karaté, à certains moments on vous rappelle que « vous n'êtes qu'une femme » et à d'autres on fait de vous « l'exception qui confirme la règle » ou carrément un mec parce que, en fin de compte, il n'y a qu'un homme ou une femme alien pour maîtriser un autre homme. Un pote que je connais depuis plus de quinze ans m'a scotchée alors que je lui demandais comment s'étaient passés ses combats lors d'un stage : « le premier c'était un compétiteur donc c'était chaud mais après c'étaient trois gonzesses donc tranquille ». Je ne me sens jamais autant « femme » que lorsque je me prends ce genre de remarques en pleine face.

Comment conclure ? Mes sentiments sont partagés, le karaté fait partie de mon histoire et je ne peux pas rater un cours sans ressentir des effets de manque. Ma mère ne s'était pas trompée en espérant que j'y trouve des ressources pour être bien dans ma peau et avoir une bonne estime de moi. Et pourtant, il s'agit également d'un espace où j'ai dû et je dois encore faire face à de la violence. J'aurais envie de terminer en disant toute ma méfiance vis-à-vis des groupes de « self-défense pour femmes » qui laissent entendre que c'est encore une fois aux femmes de s'armer face aux violences masculine. Ce discours me paraît tout-à-fait compatible avec l'idée que les femmes se font agresser parce qu'elles sont naturellement vulnérables et fragiles. Bien sûr, il est important d'avoir des outils pour se défendre mais tout le travail consiste plutôt à éradiquer

le rapport de domination qui apprend et permet aux hommes d'agresser ou de dévaloriser les femmes en toute impunité. »

R.C.,  
*Karatékaté*

- 1 Au karaté, les dix différents Dan (grades) de la ceinture noire, succèdent aux trois différents Kyu de la ceinture marron qui succèdent aux différentes ceintures de couleur. Avant la ceinture noire, l'attribution des ceintures est faite par le sensei (le maître) de chaque école/club de karaté. Certains clubs, prévoient un examen annuel. L'attribution des Dan, elle, se fait en externe par présentation d'un examen devant la commission des grades G.F.K. pour les francophones. Chaque acquisition d'un Dan demande une maîtrise de plus en plus grande du karaté. Ainsi, s'il est exigé d'avoir au moins deux années d'entraînement pour passer du premier Dan au second, il faut au moins trois ans pour passer du second au troisième, etc.
- 2 Effet étudié par Rosenthal et Jacobson : « l'amélioration des performances d'une personne se réalise en fonction du degré de croyance en sa réussite venant d'une autorité ou de son environnement ».
- 3 Je reprends des appellations qui m'ont collé à la peau bien que je dénonce leur utilisation avec vigueur.
- 4 Les katas sont des enchaînements de techniques de défense et de contre-attaques effectués dans de multiples directions et « dans le vide ». Il s'agit d'outils d'apprentissage technique et de combat face à des attaques et des adversaires imaginé-e-s. Par ailleurs, chaque kata peut être décomposé à l'occasion d'un travail d'interprétation et de mise en application des techniques face à un-e ou plusieurs adversaires concret-e-s. C'est ce qu'on appelle les bunkais.
- 5 Cri de combat.
- 6 Sol recouvrant l'entièreté du dojo.
- 7 Je parle ici de compétition « kata ». Il existe aussi des compétitions « combat ».

